

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Extende manum tuam
Étends ta main

Yvon Montoya

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

Pardonner?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Montoya, Y. (1999). *Extende manum tuam / Étends ta main*. *Liberté*, 41(4), 60–71.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

YVON MONTOYA

EXTENDE MANUM TUAM (Étends ta main)*À Serge Ouaknine*

Le monde moderne a tardivement emprunté le nom de sa maladie mortelle, de sa chute en deçà du désespoir, au *nihil* des Romains : *ne hilum*, c'est « pas même le *hile* », pas même ce point noir de la fève, où elle reçoit les sucs nourriciers. Pas ce point qui n'est « rien » et qui relie à la vie même. Même pas cela ? Le *nihil* latin signifiait que l'homme doit négliger ce qui n'atteint même pas ce point le plus fragile de la condition vivante. Le nihilisme s'empare de ce *nihil* pour affirmer, aux confins de l'absurde, que l'être, s'il était, ne serait même pas ce *hile*, ce point de rattachement ; que, donc, celui qui existe n'est même pas rattaché à un être, comme la graine aux racines et à la terre ; de sorte que non seulement rien n'est, mais rien n'appartient à rien d'autre, ni ne se relie. La densité de ce secret du nihilisme croît encore si l'on se souvient que cette négation du *hilum* porte sur la fève, archétype du nourri et du nourrissant, jusqu'à prendre le caractère du sacré, de l'interdit. Le nihilisme est conduit à la tâche de désacralisation, et d'abord à la lutte contre les formes les plus anciennes et immédiates de la transcendance, au niveau de la vie, du « biologique », comme on dit. Terrible paradoxe de nous apercevoir que ce *hile* « arraché », ce « rien » reliant à la vie même, transmué en haine chez les damnés, recouvre et cache l'amour. Comment désormais rattraper ce qui nous manque, ce petit « rien » qui

est cause à exister parmi nos semblables dans une réciproque complicité ? Comment « rattacher » ce *hile* nourricier dans ce monde où tout est possible sans l'autre, sans un appel, une responsabilité ? « Où es-tu ? » (Gn 3, 9) serait une marque ou mieux, un logo, afin de réaliser que ce manque de *hile* est l'installation d'un anonymat dans la réalité sociale qui interrompt la responsabilité entre moi et l'autre. Le pardon, d'un point de vue éthique, est cet impossible lien entre ce qui fut et ce qui n'a plus à être pour cause de nihilisme. Le pardon nécessite la présence d'autrui ; le pardon comme *hile* n'est plus ce « rien » nourrissant, aidant, sauvant. La perte du *hile*, ce « rien » manquant à la participation à l'être se révèle en ce que le présent n'est plus vivant, qu'il titube sans passé et sans avenir, ou du moins que le malade ne vit plus ce *fatum*, cette nécessité de notre être temporel à être relié à ce qui nourrit. Que ce qui fait ou manifeste notre vie, le *hile*, qui en est le secret sous-jacent, puisse ainsi tendre à disparaître, est un mystère que le pardon ne peut résoudre et auquel il ne peut se résoudre.

Selon Kant, l'homme est libre lorsqu'il ratifie par sa conduite les impératifs moraux que lui dicte sa volonté raisonnable. Devenu le centre moral du monde, l'homme n'a plus besoin de se référer à des instances autres d'où l'obéissance prendrait sa valeur. L'autonomie du sujet est une évacuation de son rapport à autrui, de sa responsabilité. L'autonomie nous éloigne ou nous rend sourd à l'appel de l'autre. L'autonome se rend sourd à l'appel de l'hétéronome, du tout autre. Le pardon ne s'adresse pas à soi mais à la présence de l'autre face à moi. Un Je qui répond d'un Tu. Le « où es-tu ? » se perd dans l'absence anonyme, autonome, de celui qui ne se définit dans une morale que par l'absence de toute extériorité, de toute présence autre et qui est, en somme, un des fondements de la morale. Entre moi et l'autre, entre Je et Tu, il est un rapport direct d'intériorité, contrairement aux rapports

unissant les choses qui, eux, sont imposés du dehors et relèvent de la pure extériorité. Et c'est justement ce rapport d'intériorité qui nous lie à autrui, à un Tu présent et non anonyme, à un Tu dont nous avons à répondre. Cette intériorité est d'abord une subjectivité fermée dans sa propre autonomie mais qui ne prend sens que comme rapport à un autre. La proximité d'autrui se présente comme le fait qu'autrui n'est pas simplement proche de moi dans l'espace, mais s'approche essentiellement de moi en tant que je me sens — tant que je suis — responsable de lui. Le pardon doit répondre à l'appel. Si le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité. Dire : me voici. Faire quelque chose pour un autre. Donner. Être esprit humain, c'est cela. L'incarnation de la subjectivité humaine garantit sa spiritualité. Mais nos Temps, si bouleversés par l'oubli ou le démantèlement des valeurs, ne permettent plus l'accession à une transcendance qui donnait vérité au pardon à venir, s'il doit venir. Il y a un *manque* dont il serait peu philosophique de gémir. Un *manque* (*mancus*) associé à la main (*manus*) qu'il transforme péjorativement. Un *manque* comme menace qui n'aurait pas atteint la nature et la transcendance de l'homme, si elle n'avait trouvé en cette nature et en cette transcendance ses moyens : l'essence de l'autonomie renvoie clairement à l'essence du désir humain. Comment deux mots aussi singuliers, concrètement riches, seraient-ils laissés en dehors de ce qui est en cause ? Désirer c'est *manquer* des astres favorables à l'apparition, ici et maintenant, de quelque objet ; voilà ce qui est premièrement dit par *desiderare*. Or ce *manque* n'est rien d'abstrait ; il signale une impuissance actuelle de saisir. Le manque, le manque à être, que le symbole de la main desséchée, ne se resserrant sur rien (*hile*), exprime. Aucun miracle des récits évangéliques n'a plus de sens que la guérison, le jour du sabbat, de l'homme à la main desséchée ; cette aridité brûlante, c'est la part du désir humain originellement crispé dans la direction de l'objet absent. Le Christ

fait placer le malade au centre de la synagogue, et son interrogation aux Pharisiens porte aussitôt sur la permission de faire bien ou mal, de sauver ou de perdre une âme, le jour du sabbat. Qu'est-ce que ce refus des Pharisiens, qui n'engendre rien de moins que la colère en Jésus ? La lettre du non-faire, et la résignation au dessèchement, et l'impuissance du désir. Et qu'est-il commandé ? *Extende manum tuam*, étends ta main ! Non d'un geste de saisie particulière, mais pour la restitution de la main et du désir ainsi transformé. Et c'est à la suite de ce miracle, non d'un autre, qu'aussitôt les Pharisiens et les gens d'Hérode se réunissent, et commencent de conspirer la perte du Christ. La guérison de l'homme à la main desséchée nous procure le terme moyen entre l'indéfini du désir et sa perfection, que mesure la charité. Le désir guéri ne se hâte pas de devancer ses objets futurs ; la main qui s'est étendue prolonge le mouvement en action de grâce. Cependant cette main, ce désir ne sont pas guéris pour toujours, dans un temps qui de nouveau les dessèche. Il semble seulement que nulle part plus que là où il a été « guéri », dans le monde chrétien, le désir ne se soit ensuite déployé et crispé — tout ensemble — avec son aridité avide. Pourquoi ce paradoxe ? Le désir du désir est un phénomène chrétien par excellence, et qui n'apparaît que sur le fond d'un désir « guéri », un moment égal à soi comme la main étendue après le miracle. Si le geste ne s'est pas prolongé en amour, la main étendue devient la limite, et la sécurité secrète, des crispations infinies, et des tours indéfinis d'une magie objective pour faire apparaître les astres favorables à n'importe quelle production massive. L'esprit du capitalisme libéral et de l'entreprise technicienne illimitée en est un résultat.

Nous avons aperçu de prime abord le *hile*, ce rien nourricier, l'autonomie, le désir et le manque comme point de départ à notre réflexion du pardon. Pouvons-nous avec ces prémisses penser ce sur quoi nous nous penchons au risque de chuter dans un abîme sans fond

où la chute serait de toute éternité ? Oui, de toute éternité. Et puis qui aurait l'outrecuidance de penser que le pardon pourrait être prodigué par un être humain dans des temps où les valeurs qui furent des valeurs théologiques ne sont même plus des valeurs humaines puisque le rapport avec autrui est un rapport d'échange et non de *partage* ? Le pardon est de l'ordre du partage et ne peut en aucun cas rechercher une réciprocité quelconque. L'homme peut-il partager ce qui ne lui appartient pas ou tout simplement témoigner de sa possibilité ou de son impossibilité ? Je voudrais témoigner de son impossibilité.

La course de l'ère planétaire a déjà commencé. Elle se présente comme une grande aventure. Les projecteurs se braquent sur tout, transformant tout en spectacle qui confond producteurs, médiateurs, consommateurs. L'histoire devient une constante actualité journalistique. La pensée, la poésie et l'art sont transformés en affaires de culture. La techno-science étend son empire. La névrose du vide s'amplifie. Tout cela a effectivement lieu, et souvent il y a des choses qui se passent sans avoir lieu. L'Histoire a son moment et nous pensons que le pardon aussi a son moment. Depuis le siècle des Lumières, l'autonomie humaine comme liberté a été pensée pour s'épanouir dans l'individualisme, ce qui est un des moteurs de nos sociétés néolibérales, mais elle donna ce qui fut une des tragédies marquantes du siècle, la *shoah*. Il a bien fallu que le visage humain tombe comme un masque pour que le nazi puisse tirer sans remords ni culpabilité sur des enfants, des femmes, des vieillards. Comme si la pitié n'avait pas lieu devant tant de souffrances, de cris, de malheurs. L'homme osa. Si je dis l'homme et non pas le nazi, c'est parce que ces crimes sont toujours à l'ordre du jour dans notre « postmodernité ». Voilà pourquoi le mal n'est pas encore extirpé de l'humain malgré tant de leçons apprises au fil des temps. Par conséquent, la *shoah*

existe encore ici et maintenant. Il n'est pas encore possible de penser comme si tout était terminé, non. Que l'on se pose la question à savoir si nous pouvons pardonner à Maurice Papon, lui qui organisa entre 1942 et 1944 la déportation de 1 560 juifs à Auschwitz, me paraît un peu court puisque cette nouvelle autonomie où chacun est pour soi et non pour autrui revient à se débarrasser de la présence d'autrui comme possibilité de consolation même si celle-ci est « impossible à rassasier » (Stig Dagerman). La question est de savoir non pas s'il nous faut pardonner ou s'il nous est encore possible de condamner. « Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tendrait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale. N'est-il pas contradictoire, et même absurde, d'invoquer ici le pardon ? Oublier ce crime gigantesque contre l'humanité serait un nouveau crime contre le genre humain. » (Vladimir Jankelevitch)

Nous avons tous une main séchée qu'aucun Christ ne pourra guérir. Le temps n'a pas de prise sur les crimes de l'humanité et il s'agit de savoir comment réparer plutôt que pardonner puisque la dignité humaine, loin de toute rhétorique, est ce qui fait l'hominisation des hommes et le processus de civilisation. À ce titre, ces crimes sont imprescriptibles. Tout le reste n'est sans nul doute que « bavardage » comme nous le dit si bien Martin Heidegger dans *Être et Temps* (chapitre 35), lui qui connaissait parfaitement son *Gerede* (bavardage) puisque cela ne l'a pas empêché d'être un tenant subtil, discret, de l'idéologie nazie. Ce n'est pas une immense méditation sur la sagesse du monde qui ferait que ce qui fut ne soit pas encore. « La sagesse des hommes est folie devant Dieu », nous dit saint Paul. Mais, mieux : « Même si les portes de la prière sont fermées, les portes des larmes ne le sont pas. » (Jacques Derrida)

L'homme est tombé dans l'ignorance en se prenant lui-même comme règle de l'Univers et on voit qu'il s'est fait de lui-même un univers entier. Mais être un univers ne veut pas dire être le créateur de celui-ci. L'homme a toujours eu une place dans le grand Univers et ce n'est pas en le devenant qu'il saura où il est ni où il va. Jadis toutes les activités vitales de l'homme s'effectuaient selon la loi divine qui lui était donnée, et pas autrement ; cela veut dire que c'est selon un certain ordre qu'il occupe une place dans l'Univers ; selon une certaine ordonnance. « Que tout se fasse décemment et avec ordre, *euschèmonos kai kata taxin*. » (I Cor. XIV, 40) À cette norme sociale, saint Paul donne un sens ontologique. L'aspect ontologique est certes à la base de tous les autres aspects de l'existence, y compris du social, puisque sans ontologie, ce qui ne serait qu'un phénomène dans le domaine matériel n'existerait pas. C'est en cet « être selon l'ordre » que consistent la beauté du créé, son bien et sa vérité. Au contraire, que l'ordre soit trouble et c'est laid, mal et faux. Tout est beau et bon et vrai, quand il y a « ordonnance » ; tout est laid, mauvais et faux quand il y a autonomie, autodétermination, autocratie, quand on agit « à sa façon ». De ce point de vue, nous pourrions utiliser un mot chrétien dont tout le monde a horreur mais qui peut être utile pour notre réflexion, le péché. Le péché consiste à ne pas vouloir sortir de l'état d'identité à soi-même, du « moi = moi » ; ou, plus précisément : du « Moi » ! S'affirmer soi-même, en tant que soi, sans sa relation à l'autre, Dieu ou toute autre instance transcendante et à tout le créé, la concentration sur soi sans issue hors de soi, voilà le péché radical ou la racine de tous les péchés. Les péchés particuliers ne sont que des variantes, des manifestations de l'égoïsme de l'*aséité* (entendez : la qualité d'un être qui possède en soi-même la raison et le principe de sa propre existence — ce qui s'oppose chez les Scolastiques au mot *abaliété*, qualité d'un être dont

l'existence dépend d'un autre). *Aséité* contre *abaliété* ; autonomie contre hétéronomie. En d'autres termes, le péché est la force de conservation de soi en tant que tel, qui fait de la personne une « auto-idole », une idole pour soi-même, qui explique le moi par le moi et non par son rapport à autrui, qui fonde le moi sur le moi et non par autrui. Le péché est la tendance fondamentale du moi par laquelle celui-ci s'affirme dans son solipsisme, dans sa singularité et qui fait de soi le seul point de la réalité. Le péché est ce qui cache au moi toute la réalité, car voir la réalité, c'est justement sortir de soi et transporter son moi dans le non-moi, dans un autre, dans ce qui est vu : c'est-à-dire, aimer. Il en résulte que le péché est ce mur que le moi place entre lui-même et la réalité, l'écorce dont il entoure son cœur. Le péché est le non-transparent, l'opaque, l'obscur, la nuit. La lumière est, somme toute, la condition qui permet à la réalité d'apparaître. Au contraire, l'obscurité, c'est la séparation, l'isolement par rapport à la réalité, l'impossibilité d'apparaître l'un à l'autre, l'invisibilité réciproque. Oui l'homme doit désobéir parfois pour préserver sa liberté mais celle-ci n'a de sens non seulement pour soi mais aussi pour autrui. Une véritable liberté exige qu'autrui la possède en partage. C'est au corps social ou ecclésial que revenait la charge de punir les fautifs. À cela s'oppose la psychanalyse qui, elle, veut traiter de la culpabilité du fautif. Il n'empêche que cela a joué un rôle considérable pour la civilisation occidentale. Que nous soyons experts ou non des « sciences psy... », il est à remarquer que la *psychalogisation* de la société occidentale a mis au rebut le pardon pour le remplacer par les excuses psychobiographiques. Cette psychalogisation est partout dans nos sociétés comme l'horoscope à la télévision ou les journaux, et elle nous aide à nous débarrasser de nos culpabilités puisque celles-ci sont du ressort d'autrui, rapports au père, à la mère, etc., et que, donc, il ne faut pas trop s'en faire si ce

n'est élucider ce qui parle en nous et qui ne serait pas vraiment nous. On ne peut mieux faire pour évacuer la responsabilité qui nous incombe comme vivant face à ou avec d'autres vivants. La désacralisation a eu pour conséquence d'éliminer toute responsabilité à l'égard de soi et de l'autre. Il y a eu une évacuation de la responsabilité par l'évacuation du poids de ses fautes dans la cure psychanalytique tout en sachant, heureusement, que le psychanalyste n'a rien à en dire, ni à pardonner ni à condamner.

Pardonner ? Le fait d'effacer la faute, de la considérer comme nulle et non avenue, c'est un pouvoir que nous n'avons pas, ou une sottise qu'il vaut mieux éviter. Cela n'a rien à voir avec le pardon mais avec la culpabilité, oui. Que je sois revenu dans un lieu bien localisé, dans un temps donné où j'aurais « fauté », afin de demander le pardon, me semble trivial parce que ce n'est qu'une tentative possible de nous décharger de nos remords mortifères qui ne peuvent toucher la véritable dimension ontologique du pardon. Celui-ci doit nous permettre de rétablir une certaine communauté perdue par l'acte fautif au regard de valeurs qui, souvent, nous dépassent sans être pour cela inatteignables. Les excuses pour se sentir bien dans son *aséité* ne peuvent pas frôler l'extrême exigence du pardon. La culpabilité est une faiblesse dangereuse qui fit moult assassins et tortionnaires, voire de futurs psychanalysés. S'il nous manque ce *hile* dont nous parlions au début de notre réflexion, il ne peut y avoir de réconciliation dans cette demande d'excuses plutôt que de pardon. Nul n'a le pouvoir de donner le pardon ni de le recevoir. Si nous sommes partie prenante de la civilisation occidentale telle qu'elle se présente de nos jours (de nos nuits ?) dans sa volonté de plus d'autonomie, de déculpabilisation et d'indifférence, alors il faut savoir que toute méditation sans rattachement avec le *hile* n'est que bavardage sans fin qui ne peut sauver

quiconque de son malheur. Si nous revendiquons une *aséité* sans concessions pour vivre sa vie dans le meilleur des épanouissements promis, nous ne pouvons, non plus, demander pardon sauf quelques excuses possibles. Le principe d'autorité ayant disparu de notre sphère d'existence, on ne voit pas comment le pardon pourrait y prendre à nouveau place. Le pardon aurait-il un rapport avec un principe d'autorité ? Oui, et même plus. Le pardon ne s'offre pas d'homme à homme. Il est une relance hors de la finitude humaine de ce qui constitue le propre de l'humain : découvrir le sens qui nous constitue ou du moins l'approcher ; ce sens ne m'appartient pas en propre, car il est du lot de la communauté humaine en termes de responsabilités. Celui ou celle qui pourrait accéder de nouveau à cette dimension ontologique du pardon peut être nommé(e) « survivant(e) ». La transcendance à partir du sens comme fonction limite a à voir avec le pardon parce qu'elle nous change si radicalement (à la racine de notre être) que tout est bouleversé, changé, métamorphosé. Ce n'est plus « moi = moi » qui peut bénéficier du pardon mais « moi = l'autre ». Blessé, déchiré par la question ultime du sens, l'homme devient l'*obligé* de la transcendance. Le « survivant » ne peut que témoigner par et dans la création de son rapport au sens. Le sens touche et est touché par la communauté, il a un rapport constitutif de ce qui fait qu'un homme puisse être un homme. Autrement, il est difficile pour un humain d'être un être humain sans rapport avec ce qui le dépasse et dont il a le devoir de témoigner. Contrairement à la culpabilité qui, elle, signifie qu'on n'assume pas ses actes, le pardon est cette belle attitude du grand poète Paul Celan qui persiste à dire, malgré le silence de la mort qui rôde encore de nos jours. Il faut de la grâce pour que le pardon puisse être vraiment un pardon. L'homme peut-il offrir de la grâce à un autre homme ? Notre monde moderne a évacué son dialogue avec la transcendance, le

sens, le mot qui est « avant toute chose un acte humain, et toute lecture est la réponse d'un homme » (George Steiner, *Langage et Silence*). Le dialogue est de l'ordre du pardon, de la parole, d'un face-à-face, d'un rapport de vérité. Le pardon parle ; l'excuse quémende. Nous devons accéder à un niveau ontologique où seul l'être de l'homme est mis en réponse, non en question. Le pardon véritable est une réponse, non une question. C'est dire à celui ou celle qui interpelle : « je suis là ». Le pardon correspond à une élection, non à une sélection. Il n'y a pas de culture si celle-ci n'est recherche, expression de ce qui fait une dignité humaine. La culture est instance transcendantale, présence et témoignage du sens. En somme, une interrogation comme interprétation. Mais cette interprétation nécessite la présence de l'homme comme possible d'un *comprendre* dépassant les limites même de l'humain. C'est ce dépassement qui est l'objet du pardon, qui implique la présence de l'homme. La vérité du pardon, celle du « survivant », ne peut se concrétiser sans la présence d'une présence. Tautologie humaine mais unique mot du sens lorsqu'il est là à nous bénir. Le pardon est la présence du sens dans l'absence de l'homme.

Une histoire rapportée par Martin Buber dans *Gog et Magog* raconte qu'un juif désirant se libérer de la haine qu'il portait à son fils alla à la rencontre d'un rabbi avec une lettre de recommandations sur laquelle il était écrit : « pour la guérison de l'âme ». Le rabbi s'engagea alors dans un long entretien avec le malheureux, ce qui l'amena à « prendre toute cette haine sur soi sans se laisser corrompre soi-même par elle ». Il s'agissait en fait de « transformer la passion de la haine, de lui donner une autre direction ». Le juif avait donc appris chez le rabbi « ce qu'il avait voulu apprendre lorsqu'il était allé le voir jadis : le juste comportement à l'égard du mal. Le prendre sur ses épaules et le porter : tel était le juste comportement. »

« Je suis responsable même de la responsabilité

d'autrui. » (Emmanuel Lévinas) « Nous sommes tous responsables de tout et de tous devant tous, et moi plus que tous les autres. » (Dostoïevski) Mais comme nous l'avons entrevu, le manque du *hile*, ce « rien » nourricier, dans notre culture moderne à l'aube du troisième millénaire, ne peut certainement pas nous promettre une réelle méditation sur le pardon. Le pardon est d'une exigence infinie, que nous devons avoir le devoir de juger si nous voulons accéder de nouveau à cette dimension plus qu'humaine, celle de la grâce, qui est celle du sens. À une époque où même le recueillement est une faute pour ceux et celles ne pouvant suivre la perte de toute transcendance, de tout sens, de toute compréhension humaine de ce qui les dépasse, il nous faut témoigner en dehors de toute culpabilité métamorphosée en pardon, d'un jugement qui ne condamne pas, mais porte la faute en nous-mêmes (*la passion de la haine*) afin de libérer l'homme de la dérélition humaine et divine. Tant qu'il y aura du sens et une recherche du sens, l'humanité aura encore la possibilité de réaliser dans sa chair et son esprit la nécessité du pardon pour qu'il puisse avoir, dans la confiance et la joie, la possibilité de juger de nouveau. Jésus dit : « Si la chair s'est produite à cause de l'esprit, c'est un miracle. Mais si l'esprit [s'est produit] à cause du corps, c'est un miracle de miracle. » (*Évangile de Thomas*, 34)